

LE SYMBOLISME DES QUARANTE JOURS

Les caractères particuliers du temps liturgique qui précède Pâques se rattachent principalement à deux éléments : la préparation des catéchumènes au baptême et la pratique du jeûne avant Pâques. Ces deux éléments sont apparus indépendamment dans le christianisme ancien, et leur durée a été d'abord variable. Le jeûne préparatoire à Pâques n'a été à l'origine que de deux jours. Du temps de l'historien Socrate, il était à Rome de trois semaines¹. Par ailleurs le temps de la préparation au baptême a comporté un nombre de semaines variable et sans aucune référence d'abord au nombre de quarante jours. Celui-ci par contre apparaît liturgiquement dans l'Église copte comme une commémoration du jeûne du Christ au désert, faisant suite à la fête du baptême. Le Carême semble donc être né de la fusion du jeûne préparatoire à Pâques, de la préparation des catéchumènes et du jeûne commémoratif de la Tentation du Christ.

Ceci nous met en face du fait essentiel qui fera l'objet de cet article : le nombre de quarante jours, qui est celui de notre Carême et lui a donné son nom, est à chercher non dans un aménagement pratique auquel on aurait ultérieurement cherché une signification symbolique, mais au contraire dans une référence précise à des événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sa signification symbolique n'est donc pas secondaire, mais constitutive. Et cette signification est à chercher non dans une quelconque symbolique des nombres, mais dans des données précises attachées à ce nombre quarante dans l'Écriture. Nous retrouvons ici le

1. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, pp. 207-213.

rapport fondamental de la liturgie et de la Bible. Pour savoir quel est donc le contenu religieux du Carême, nous avons à nous référer au contenu des données bibliques auxquelles il fait allusion.

Nous remarquerons que, suivant la loi ordinaire de la typologie biblique, les réalités de l'Ancien Testament sont d'abord la figure du mystère du Christ et trouvent en lui leur accomplissement. Dans le cas qui nous occupe les quarante jours passés au désert par le Christ et qui sont un temps de jeûne et de tentation se trouvent donc au cœur de notre exposé. D'une part, en effet, leur relation avec les quarante ans passés par Israël dans le désert, pour y être tenté, et avec les quarante jours de jeûne de Moïse et d'Élie est certaine. Et certaine aussi la relation des quarante jours du Carême avec eux. Nous retrouvons ici les plans successifs de l'histoire du salut, l'Ancien Testament, le Christ et l'Église. Par ailleurs, les sacrements de l'Église sont à leur tour figure des réalités eschatologiques : ceci est vrai aussi du Carême, qui est comme l'expression liturgique et symbolique du caractère de préparation qui est celui de ce monde présent.

I

CARÊME ET TENTATION

C'est généralement à l'occasion des quarante jours passés par le Christ au désert que les Pères de l'Église s'interrogent sur le mystère du nombre quarante. Ainsi saint Hilaire : « Le démon savait que c'était durant quarante jours que les eaux du déluge s'étaient répandues, que la terre promise avait été explorée, que la Loi de Moïse avait été écrite par Dieu, que le peuple vécut dans le désert de la vie des anges². » Et saint Ambroise : « Quarante jours : tu reconnais le nombre symbolique (*mysticum*). Tu te souviens que c'est pendant ce nombre de jours que les eaux du Déluge se sont répandues, que le prophète s'est sanctifié par le jeûne, que

2. Co. Mt., 3, 1; P. L., 9, 928, A-B.

saint Moïse a mérité de recevoir la Loi, que les Pères, dans le désert, ont vécu du pain des anges³. »

Il est inutile de multiplier ces énumérations⁴. On remarquera aussitôt que certaines allusions apparaissent comme propres à leur auteur et que d'autres sont communes. Ce sont celles-ci seules qui nous intéressent, parce qu'elles constituent la tradition ecclésiastique et qu'elles présentent du même coup une garantie d'antiquité et d'authenticité. Ces allusions sont au nombre de deux : les quarante années de la tentation au désert et les quarante jours de jeûne de Moïse et d'Élie. D'autres en sont des développements secondaires. Ce sont donc ces deux thèmes dont nous avons à dégager le contenu. Le nombre quarante est, en effet, seulement un signe. L'important est de saisir les réalités auxquelles il renvoie. Il ne s'agit pas ici d'une symbolique abstraite des nombres, fondée sur leurs propriétés *naturelles*, mais des résonances précises qu'un nombre avait pour la tradition judéo-chrétienne à cause des *événements* avec lesquels il avait été en fait associé.

Le premier thème que nous retiendrons est celui des quarante années passées au désert. Il est fréquemment mentionné dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Les notions auxquelles il est associé ne sont pas toujours les mêmes. Pour les *Nombres*, c'est le temps durant lequel la colère de Yahweh s'exerce sur la génération sortie d'Égypte et qui n'entrera pas dans la terre promise : « Selon les quarante jours que vous avez mis à explorer le pays — autant de jours, autant d'années —, vous porterez le poids de vos iniquités quarante années et vous saurez ce que c'est que mon éloignement » (14, 34). Et encore : « La colère de Yahweh s'enflamma contre Israël, et il les fit errer dans le désert pendant quarante années, jusqu'à ce que fût anéantie toute la génération qui avait fait le mal aux yeux de Yahweh » (32, 13). Cette conception semble la plus ancienne. Il est remarquable que cette symbolique des quarante ans comme le temps du châtimeut se retrouve à propos du Déluge (Gen., 7, 4, 12, 17) et chez Ezéchiel (4, 6; 29, 11, 12, 13).

3. *Exp. Luc*, 4, 14; C.S.E.L., 32, 4, p. 147.

4. On trouvera une liste complète des emplois du nombre quarante dans l'Écriture, dans V. LARRANAGA, *L'Ascension de Notre-Seigneur dans le Nouveau Testament*, Rome, 1938, pp. 602-628.

Mais avec le *Deutéronome* apparaît une autre interprétation des quarante jours, comme un temps d'épreuve que Dieu impose à son peuple : « Yahweh a connu ta marche à travers ce grand désert. Voici quarante ans que Yahweh est avec toi. Tu n'as pas manqué de Dieu » (Deut., 2, 7). Le temps du désert est un temps de grâces où Dieu opère des merveilles pour son peuple (Exode, 15, 35). Le texte capital est ici Deut., 8, 2-4 : « Tu te souviendras de tout le chemin que Yahweh ton Dieu t'a fait marcher durant quarante années dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver, pour connaître les sentiments de ton cœur, si tu garderas ou non ses commandements. Il t'a fait avoir faim et t'a nourri de la manne afin de t'apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (8, 2-4; cf. 29, 4-5).

Cette interprétation est celle que nous trouvons dans les autres livres de l'Ancien Testament. Les quarante ans sont un temps de grâce (Amos, 2, 10; 2 Esdras, 9, 21; Judith, 5, 15). Pendant ce temps, Dieu a été tout proche de son peuple. Il a subvenu à ses besoins. Mais c'est aussi un temps d'épreuve. Dieu a voulu exercer son peuple à ne s'appuyer que sur lui. C'est le temps de la foi. Or cette épreuve a manifesté la dureté de son cœur. C'est ce que montre le psaume 94 :

Oh ! si vous pouviez aujourd'hui écouter ma voix.
N'endurcissez pas vos cœurs comme à Mériba,
comme à la journée de Massa dans le désert,
où vos pères m'ont tenté.
Pendant quarante ans j'eus cette race en dégoût
et je dis : c'est un peuple au cœur égaré.
Ainsi je ferai dans ma colère.
Ils n'entreront pas dans mon repos.

Cette interprétation des quarante années passées au désert était donc familière au judaïsme. Nous la retrouvons dans le Nouveau Testament. Le *Livre des Actes* est particulièrement intéressant ici. L'auteur, en effet, attache une importance particulière au nombre quarante. Il divise la vie de Moïse en trois périodes de quarante années (Act., 7, 13, et 7, 30). Il donne quarante années au règne de Saül (Act., 13, 21). Il est le seul texte du Nouveau Testament à situer

l'Ascension du Christ quarante jours après la Résurrection⁵ (Act., 1, 3). Or, à deux reprises, il rappelle les quarante années passées au désert : « C'est Yahweh qui fit sortir les Juifs d'Égypte en opérant des prodiges et des miracles, en Égypte, dans la mer Rouge et dans le désert durant quarante ans » (Act., 7, 13). Et ailleurs : « Il a tiré le peuple d'Égypte par la puissance de son bras et il a supporté leur caractère dans le désert durant quarante ans » (Act., 13, 18).

Mais ce qui est plus important pour nous, le Nouveau Testament montre que l'épreuve des quarante ans du désert a abouti à un échec et donc qu'elle est seulement la préfiguration d'une autre épreuve. Le texte capital est ici celui de l'Épître aux Hébreux qui reprend le texte du psaume 94 : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme il arriva au lieu nommé la Contradiction au temps de la Tentation au désert, où vos pères me provoquèrent. Cependant ils avaient vu mes œuvres durant quarante ans. Aussi je fus irrité contre cette génération et je jurai : Ils n'entreront pas dans mon repos » (Hébr., 3, 7, 11). Et l'auteur commente ainsi : « Qui sont ceux qui, ayant entendu la voix, se révoltèrent ? Et contre qui Dieu fut-il irrité durant quarante ans ? N'est-ce pas ceux qui étaient sortis d'Égypte sous la conduite de Moïse ? Puis donc que ceux qui reçurent la promesse ne sont pas entrés, Dieu fixe de nouveau un jour qu'il appelle aujourd'hui » (Hébr., 4, 6-7).

Cette exégèse du psaume 94 par l'Épître aux Hébreux est précieuse. Elle en dégage la signification eschatologique. Il y a eu une première épreuve du peuple de Dieu durant les quarante années du désert. Et cette épreuve s'est terminée par un échec. La génération du désert n'est pas entrée dans la terre de la promesse. C'est pourquoi le psaume annonce une nouvelle épreuve. Le premier Exode est la figure de l'Exode eschatologique. Or l'Épître aux Hébreux a pour objet ici d'affirmer que le temps de ce nouvel Exode est

5. Je laisse de côté dans cette étude la question des quarante jours qui précèdent l'Ascension. D'une part elle concerne un autre temps liturgique que le Carême. Par ailleurs son symbolisme est difficile à déterminer. Le P. Benoît écrit : « Il n'est pas aisé de déterminer le motif auquel a pu obéir saint Luc en choisissant ce chiffre traditionnel » (*L'Ascension*, dans *Revue Biblique*, 1939, p. 193).

arrivé. Le *hodie* du psaume est désormais accompli. De même que le Christ annonce sur la croix au larron que le paradis annoncé est là : *Hodie mecum eris in paradiso*, de même ici l'Exode attendu est présenté comme présent : *Hodie nolite obdurare corda vestra*.

Comment ce temps est-il présent ? Il faut nous reporter ici à l'Évangile. La Tentation du Christ y est présentée en parallèle avec la Tentation du Peuple. L'une et l'autre ont lieu au désert, qui est le lieu de la Tentation, celui où le combat spirituel est le plus intense. Les trois tentations du Christ sont mises, par l'Évangile lui-même, en relation avec les tentations du désert. La première tentation relative aux pierres changées en pain renvoie au texte du Deutéronome que nous avons cité : « Il t'a fait avoir faim pour t'apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Deut., 8, 4; Mtt., 4, 4). La seconde tentation renvoie à l'épisode de l'eau jaillie du rocher, auquel faisait allusion le psaume 94 (Deut., 6, 16; Mtt., 4, 7). La troisième fait allusion au Sinaï et au Veau d'or (Deut., 6, 13; Mtt., 4, 10).

Or un trait ici est pour nous d'un intérêt particulier : c'est que la Tentation du Christ a une durée de quarante jours (Mtt., 4, 2; Mc, 1, 12; Luc, 4, 2). Nous n'avons aucune raison de supposer que ce nombre ne corresponde pas à un laps de temps réel. Mais nous devons nous demander pourquoi ce laps de temps a été choisi par le Christ, pourquoi il a été retenu par la tradition primitive. Or, nous l'avons dit, le nombre de quarante était dans la tradition juive — et spécialement dans la plus récente — le nombre par excellence de la Tentation. Comment imaginer dès lors qu'il ait été ici retenu sans qu'on y ait vu une allusion à celle-ci. Et ceci surtout quand d'autres détails de la Tentation du Christ étaient mis en relation avec la tentation au désert. On peut donc considérer comme certain que la Tentation du Christ est présentée par l'Évangile en comparaison et en opposition à la Tentation de l'Exode. La fidélité du Christ s'oppose à l'infidélité d'Israël. Le *Jour* annoncé par le psaume 94 est arrivé avec lui.

Mais cette Tentation du Christ, il faut, comme tous ses mystères, que le chrétien y participe. La liturgie nous montre, accomplis dans les membres, les mystères d'abord réa-

lisés dans le Chef. Et c'est ici que nous arrivons au Carême. Ce n'est pas sans raison que la liturgie fait lire, le premier dimanche du Carême, le récit de la Tentation du Christ. Elle nous donne par là le sens premier du Carême. Celui-ci a été d'abord le temps de la préparation au baptême. Or ce temps est un temps de tentation. Le catéchumène est partagé entre Satan qui cherche à le retenir et le Christ qui l'attire vers son Royaume : « Le serpent est au bord de la route, guettant ceux qui passent, écrit Cyrille de Jérusalem. Il suit des yeux ceux qui sont en train de se sauver et cherche à les dévorer. Garde ton âme pour qu'il ne puisse la saisir⁶ » (P. G., 33, 361 A-B).

On remarquera toutefois que le fait que la Tentation du Christ ait eu lieu *après* son baptême constituait une difficulté pour y voir la figure de la préparation du catéchumène *avant* le baptême. Par ailleurs, le baptême est principalement figuré par la traversée de la mer Rouge chez les Pères de l'Église. Or cette traversée a lieu également *avant* les quarante années au désert. Ceci n'empêche pas la relation de la Tentation et du Catéchuménat, mais en rendait la synchronisation plus difficile. Par contre il y a une ligne figurative où la synchronisation est parfaite : c'est celle qui voit le baptême figuré par la traversée du Jourdain. En ce cas, en effet, les quarante ans passés dans le désert coïncident avec le temps qui précède le baptême, considéré comme entrée dans la Terre Promise. C'est ce que nous trouvons chez Origène (*Ho. Jos.*, 4, 1; P. G., 12, 843 A).

II

CARÊME ET JEÛNE

Ainsi les quarante jours de la préparation au baptême, à travers les quarante jours de la Tentation du Christ, nous renvoient-ils à ce qui était essentiellement attaché à ce nombre dans la tradition biblique, les quarante jours du séjour dans le désert. Mais ceci ne veut pas dire que le Carême ne comprenne d'autres résonances bibliques. Souvent les sym-

6. *Bible et liturgie*, pp. 32-33.

boles liturgiques sont à la convergence de plusieurs traditions. L'eau du baptême fait allusion à la fois à l'eau destructrice du Déluge et à l'effusion vivifiante d'eau et d'esprit annoncée par les prophètes. Ainsi en est-il du symbole des quarante jours. Et c'est précisément cette convergence de significations irréductibles qui constitue la richesse religieuse de ce temps liturgique.

Un nouvel emploi du nombre quarante nous renvoie à nouveau aux temps mosaïques. La durée de quarante jours — et non pas de quarante ans cette fois — est, en effet, le temps passé par Moïse sur le Sinaï. Ici encore il s'agit d'un trait ferme de la tradition. On le trouve dans l'Exode : « Moïse fut sur le Sinaï avec Yahweh quarante jours et quarante nuits, sans manger de pain et sans boire d'eau » (Exode, 34, 27-28; cf. 24, 18). Le Deutéronome donne le même nombre, en précisant qu'il s'agit d'un temps de supplication pour les péchés du peuple (9, 18) et que c'est au terme de ces quarante jours que la Loi est donnée à Moïse (9, 11). Les quarante jours sont liés à de nouveaux thèmes, celui du jeûne et de la prière, disposant à recevoir les grâces divines.

Ici, à la figure de Moïse va se trouver associée celle d'Élie. Nous voyons en effet celui-ci se rendre à l'Horeb, c'est-à-dire au Sinaï, en s'avançant à travers le désert. Durant ce voyage, il est nourri par un ange. Et « dans la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne de Dieu en Horeb » (1 Rois, 19, 8). Le passage évoque la traversée du désert par le peuple, mais plus encore le séjour de Moïse sur le Sinaï. Et, aussi bien, ceci n'est pas une coïncidence fortuite. Élie est présenté ici comme revenant au Sinaï, à la source de la révélation mosaïque. Il s'agit d'une sorte de reprise, de renouvellement de la vie du peuple de Dieu⁷. Et les quarante jours, avec leur double allusion à la traversée du désert et au séjour sur la montagne, soulignent ce rapprochement.

Ce temps de quarante jours continue d'être associé dans la littérature juive apocryphe à l'idée d'un temps de prière préparatoire à des événements divins et prend ici un caractère nettement eschatologique. Ainsi dans Baruch : « Monte

7. DE VAUX, *Genèse*, p. 105.

au sommet de la montagne. Là toutes les régions du pays, les sommets des montagnes et les profondeurs des vallées passeront devant toi, afin que tu voies ce que tu auras à quitter. Et cela arrivera après quarante jours. Pendant ce temps, instruis le peuple autant que tu en es capable » (76, 1-4). Ce séjour de quarante jours sur la montagne est évidemment inspiré de celui de Moïse (Charles, *Apocryph.*, 11, p. 519). De même dans IV Esdras, Esdras est présenté comme un nouveau Moïse, qui reçoit les instructions de Dieu durant quarante jours avant d'instruire le peuple (IV Esdras, 14, 23, 36, 44, 45).

Mais Élie, Baruch, Esdras ne sont pas le nouveau et véritable Moïse qui doit à la fin des temps apporter la Loi nouvelle. Celui-ci ne vient qu'avec Jésus-Christ. L'Évangile nous montre en lui le nouveau Moïse, le législateur de la Loi nouvelle⁸. Sur la montagne de la Transfiguration, nous le voyons entouré de Moïse et d'Élie. Dans cette perspective, l'épisode de Jésus au désert prend de nouvelles résonances. Le jeûne de quarante jours rappelle étrangement le jeûne de quarante jours de Moïse sur la montagne, le jeûne de quarante jours d'Élie dans le désert de Beer-Sheba. Aussi bien les exégètes notent-ils le rapprochement. « La phrase, écrit V. Taylor, rappelle les expériences de Moïse et d'Élie⁹. » Déjà Eusèbe notait ce trait dans sa *Préparation évangélique*¹⁰.

Nous avons noté, à propos du séjour de Moïse sur la montagne durant quarante jours, que ce temps était consacré par Moïse à la prière et au jeûne, en vue de détourner le châtiment qui devait frapper Israël pécheur. Ainsi les quarante jours sont un temps de pénitence, en vue du Jugement qui vient. Cette signification des quarante jours apparaît, mais cette fois non plus limitée à un serviteur de Dieu, mais au peuple tout entier, dans le *Livre de Jonas* : « Jonas commença à pénétrer dans la ville et il prêcha et dit : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. Les gens de Ninive crurent en Dieu et ils publièrent un jeûne. Qui sait si Dieu ne reviendra pas de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point » (3, 4, 9). Or, nous le savons, le *Livre*

8. *Sacramentum futuri*, pp. 173-176.

9. *The Gospel according to S. Mark*, 1952, p. 163.

10. III, 2; *P. G.*, 22, 372 A-B.

de Jonas est une prophétie. Le jeûne qu'il annonce est celui des nations. La prédication de Jonas annonce celle de l'Église prêchant au monde la conversion en vue du Jugement qui vient.

Cette prédication de la pénitence, figurée par les quarante jours du Sinaï et de l'Horeb, de Ninive et du désert, s'accomplit en effet durant tout le temps de l'Église, nous allons y revenir tout à l'heure. Mais elle a aussi son expression liturgique, et cette expression est le Carême. Nous avons déjà dit le lien certain du temps fixé pour le jeûne préparatoire à Pâques et du temps qui avait été celui du jeûne de Moïse, d'Élie et de Jésus. Ce lien est attesté par les Pères de l'Église. Ainsi saint Augustin, à côté de symbolismes très contestables empruntés à la doctrine pythagoricienne des nombres, apparaît comme un témoin de cette doctrine commune. On pourrait citer en ce sens de nombreux passages de ses sermons quadragésimaux. Nous pouvons donner du moins un exemple. Dans le *Sermon 205*, il commence par rappeler que quarante est le produit de quatre, nombre des Évangiles, par dix, nombre du décalogue, puis que quarante jours est le temps qui précède l'animation du fœtus¹¹, que le nombre a enfin d'autres significations que trouverait facilement un esprit plus fécond.

Il continue alors : « Moïse, Élie et le Seigneur lui-même ont jeûné quarante jours, pour nous apprendre, par l'exemple de Moïse, d'Élie et de Jésus-Christ, c'est-à-dire par la Loi, par les prophètes et par l'Évangile, que tout notre devoir est de ne point nous conformer ni nous attacher au monde, mais que nous devons crucifier le vieil homme. Voilà quelle doit être toute notre vie. Or, si tel est notre devoir tous les jours de notre vie combien plus pendant le

11. Ce point mérite ici une mention, parce qu'il a une incidence liturgique. Il a, en effet, sa contrepartie dans la croyance que le cadavre n'est totalement désanimé que quarante jours après la mort. Cette croyance était commune dans le monde antique. Elle explique que le quarantième jour après la mort avaient lieu des cérémonies funéraires. Cet usage a été repris par les chrétiens. Ceci n'était pas sans avoir des incidences eschatologiques. Ces quarante jours représentaient une période de purification et d'attente, au terme de laquelle seulement l'âme était considérée comme pouvant atteindre sa demeure céleste. Nous remarquerons le caractère de préparation de cette période de quarante jours. Voir CUMONT, *Lux perpetua*, pp. 36-37 et 414; DELEHAYE, *Origine du culte des martyrs*, pp. 39 et sq.

temps du Carême, qui non seulement est une partie de la vie, mais la représente tout entière. En tout autre temps, vous ne devez point laisser s'appesantir vos cœurs par l'excès du manger et du boire, mais dans ce temps, vous devez ajouter la pratique du jeûne¹². » La signification du Carême est ici remarquablement située. Il est à la fois l'accomplissement des quarante jours de jeûne de Moïse, d'Élie et de Jésus — et par ailleurs le symbole de la vie humaine tout entière, comme temps de pénitence.

III

CARÊME ET PENTECÔTE

C'est ce dernier trait que nous avons à retenir maintenant. Comme tous les éléments de la liturgie, le Carême est à la fois mémorial et prophétie. Nous l'avons considéré sous le premier aspect, avec les diverses composantes qui nous sont apparues. Nous avons maintenant à l'envisager sous le second. Le Carême, en effet, n'a pas sa fin en lui-même. Il est ordonné à autre chose. A travers le signe liturgique, il désigne une réalité eschatologique. Nous avons à nous demander laquelle. Or si nous l'envisageons du point de vue d'une théologie du temps (et la liturgie est essentiellement une symbolique du temps, où les temps de l'année deviennent signes des réalités de l'histoire du salut), il apparaît clairement qu'il est lié à l'idée de préparation. Cette idée; nous l'avons rencontrée plusieurs fois sur notre chemin, mais sans nous y attarder¹³. Le Carême nous avait paru associé surtout aux notions de Tentation et de Pénitence. C'est elle maintenant que nous devons considérer en elle-même.

Elle apparaît liée aux quarante années ou aux quarante jours sous les divers aspects sous lesquels nous les avons considérés. Le séjour du peuple dans le désert, s'il est le temps de la destruction de la génération perverse, est aussi

12. *Serm.* 205, 2; *Vivès*, 18, 104.

13. On remarquera que cette idée de temps de préparation apparaît aussi dans un emploi du nombre quarante que nous avons laissé de côté parce qu'il ne concerne pas le Carême, les quarante jours qui précèdent l'Ascension (*Act.*, 1, 3).

celui qui prépare l'entrée dans la terre de la promesse¹⁴. C'est pourquoi il figurait très normalement le temps du catéchuménat qui est essentiellement un temps de préparation. Dans cette première perspective, ce caractère de préparation est déjà souligné. Il l'est plus encore dans la perspective des quarante jours de jeûne de Moïse, d'Élie et de Jésus. Ces jours sont un temps de préparation, en vue de grâces divines. Par ailleurs, ils ont parfois un sens directement eschatologique : pour Moïse, pour Jonas, pour Baruch, ils sont liés à l'attente du châtement qui doit frapper le monde pécheur. Le jeûne y est en relation avec l'attente d'événements divins, non avec une simple exigence ascétique.

Ainsi, de par les événements bibliques auxquels ils étaient associés, les quarante jours se prêtaient à désigner le temps de la vie humaine en tant que préparation au monde futur. Les Pères — et surtout saint Augustin — se sont plu à montrer que cette signification s'accordait avec la nature même du nombre quarante. A condition de bien préciser que ces raisons de convenance sont absolument secondaires, on peut reconnaître qu'elles ne sont pas dénuées de fondement. Saint Augustin s'appuie sur le fait que quatre est le nombre qui désigne le cosmos, et ceci est biblique : « Quatre est l'emblème des choses du temps. L'année se divise en quatre saisons. L'Écriture fait aussi mention des quatre vents¹⁵. » Par ailleurs, dix est la fin de la série des premiers nombres et contient une idée d'achèvement¹⁶. Quarante présente donc une certaine convenance qui le rend apte à symboliser la totalité du temps.

Une autre raison a joué ici qui a contribué à donner aux quarante jours du Carême cette signification. C'est qu'ils constituent la préparation aux cinquante jours de la Pentecôte. Or ceux-ci — et pour des raisons ici purement bibliques — se trouvaient symboliser la vie éternelle, puisqu'ils indiquent ce qui se trouve au delà de la semaine de semaines, elle-même figure de la totalité du temps. Ainsi la succession liturgique des quarante jours et des cinquante jours présentait un symbole frappant de la succession du temps et de

14. Voir en particulier Hebr., 3, 7-11.

15. *Serm.* 252, 10; *Vivès*, 18, 300. Voir *Apoc.*, 4, 6.

16. *PHILON*, *De Decal.*, 5-8.

l'éternité, de la préparation et de la consommation, de la pénitence et de la récompense. Le contenu liturgique des deux périodes soulignait cette opposition. Ainsi par la convergence de multiples éléments s'est trouvé constituée cette suite liturgique d'une signification eschatologique frappante.

On ne s'étonnera pas que ce soit saint Augustin, si préoccupé par le problème du temps et de son mystère, qui ait dégagé cette symbolique. Les quarante jours du Carême figurent la vie présente : « Le nombre quarante figure la vie présente, vie de travaux et d'épreuve. Moïse et Élie ont jeûné durant quarante jours pour nous apprendre la nécessité de renoncer durant cette vie à l'amour des biens temporels. C'est ce que signifie ce jeûne continu de quarante jours. C'est pour cette même raison que le peuple d'Israël a été conduit quarante ans dans le désert, afin d'entrer comme vainqueur et roi dans la Terre promise. Tel est aussi notre état durant cette vie, où nous sommes exposés à mille soucis, à la crainte, aux tentations les plus dangereuses; nous sommes conduits comme à travers le désert par une bonté qui s'exerce dans le temps. Mais si nous accomplissons ce nombre quarante, c'est-à-dire si nous répondons par une vie sainte à la bonté de Dieu, qui nous communique ses dons dans le temps, nous recevrons la récompense¹⁷. »

Ailleurs, Augustin reprend l'idée : « Ce nombre quarante renferme un mystère. Il me paraît être la figure de ce monde que nous traversons, poussés et entraînés nous-mêmes par la marche des années, par l'instabilité des choses humaines, par leurs vicissitudes, par cette inconstance qui entraîne tout dans son cours. Ce nombre est donc la figure de ce siècle, soit à cause des quatre saisons, soit des quatre points cardinaux. C'est un devoir pour nous, durant cette vie du monde que nous traversons, de nous abstenir des convoitises du siècle, ce que figure le jeûne de quarante jours, que tous connaissent sous le nom de Carême. Ce devoir nous est imposé par la Loi, car Moïse a jeûné quarante jours; par les prophètes, car Élie a jeûné également quarante jours; par l'Évangile, car nous voyons Jésus jeûner durant le même espace de temps¹⁸. »

17. *Serm.* 253, 10-11; *VIVÈS*, pp. 301-302.

18. *Serm.* 270, 3; *VIVÈS*, 390.

En face de ces quarante jours, la cinquantaine figure le monde à venir : « Le nombre cinquante est l'emblème de ce temps de la joie que personne ne pourra nous ravir. Durant cette vie, nous ne sommes pas en possession de cette joie, mais cependant après les jours consacrés à la Passion du Seigneur, dans les cinquante jours qui suivent sa résurrection et où nous cessons de jeûner, nous célébrons par avance ce temps de la joie, par le chant de l'*Alleluia*, que nous mêlons aux louanges divines¹⁹. » Ainsi le temps de la Pentecôte est figure de l'éternité comme celui du Carême du temps. On remarquera comment les traits qui caractérisent la Pentecôte s'opposent directement à ceux du Carême : le nombre cinquante à celui de quarante, la cessation du jeûne à la pratique du jeûne, le chant de l'*Alleluia* à la prière de supplication.

C'est ce contraste des deux temps liturgiques, symbole de la totalité de l'histoire, que saint Augustin se plaît inlassablement à mettre en relief : « De même que le temps du Carême qui précède la fête de Pâques est l'emblème des travaux et des souffrances de cette vie mortelle, ainsi les jours de joie qui suivent sont le symbole de la vie future, où nous devons régner avec le Seigneur. Nous traversons maintenant la vie qui est représentée par le temps du Carême; nous ne sommes pas encore en possession de cette vie, figurée par les cinquante jours qui ont suivi la Résurrection du Seigneur²⁰. » Et ailleurs : « Je vous ai suffisamment expliqué, ce me semble, ce grand mystère. Vous savez que notre devoir est de faire le bien durant la quarantaine, si nous voulons louer Dieu durant la cinquantaine. Aussi passons-nous ces quarante jours qui précèdent la veillée sacrée, dans le travail, le jeûne, l'abstinence, car ils sont l'emblème de la vie présente; mais les jours qui suivent la Résurrection du Seigneur sont la figure des joies éternelles²¹. »

On remarquera que saint Augustin a construit sa théologie de l'histoire et son eschatologie dans deux symboliques liturgiques. La première est celle de la semaine. L'opposition

19. *Serm.* 210, 6; VIVÈS, 18, 120.

20. *Serm.* 243, 8; VIVÈS, 18, 257.

21. *Serm.* 253, 12; VIVÈS, 18, 302. Voir aussi *Serm.* 254, 6; VIVÈS, 18, 310; *Tract. Joh.*, 17, 3-5; VIVÈS, 8, 431-434.

des sept jours, figure de la semaine cosmique, et du huitième jour, figure de l'éternité, lui est familière. C'est le dimanche ici qui est le symbole de la vie éternelle²². L'autre est celle que nous étudions ici. Les quarante jours figurent la durée totale du temps, les cinquante jours, le monde d'au delà du temps. Ceci nous atteste la liberté des Pères dans l'usage des symboles. Par ailleurs, chacun de ceux-ci souligne davantage un aspect religieux. Les sept jours sont le temps de la première création; le huitième est celui de la création nouvelle, commencée à la Résurrection du Christ, continuée dans le baptême, consommée dans la gloire. Les quarante jours sont le temps de la conversion, leur aspect est plus ascétique et moins cosmique, et les cinquante jours après eux sont ceux de la joie spirituelle, de la béatitude.

*
**

Nous remarquerons aussi que nous avons ici le modèle d'un développement symbolique valable. Toutes les données en sont bibliques et se réfèrent aux événements de l'Écriture. Ces données, la tradition liturgique les a seulement ordonnées. Les Pères en ont dégagé la signification. Par ailleurs, comme c'est toujours le cas pour la liturgie, la donnée biblique s'inscrit dans une réalité du monde naturel. Ainsi des éléments, huile, pain et vin; ainsi des saisons de l'année; ainsi des lieux de culte. De même ici la donnée biblique des quarante jours et des quarante ans, qui ne doit son origine qu'à des événements historiques de l'Ancien Testament, ne répugne pas à s'enrichir des résonances naturelles des nombres.

JEAN DANIELOU.

22. Voir *Bible et liturgie*, pp. 373-387.